

Santi

Matthieu BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Couverture crédits photos : istock | anyaberkut – réf. 495838792/
Biletskiy_Evgeniy – réf. 1127346848 | MRBIG_PHOTOGRAPHY – réf.
607774820 | Matthieu Biasotto © 2020.

Tous droits réservés. ISBN : 979-10-359-4824-5

Playlist

La Pura Vida est un art de vivre, la musique est l'oxygène de Santi. Salsa, Merengue, Samba Bachata, Pop ou Hip-Hop... les chansons sélectionnées sont aussi l'ADN de l'histoire. Pour une meilleure expérience, je conseille d'avoir la playlist « Santi » sous la main. Que ce soit pour écouter les morceaux ponctuant les chapitres ou pour prolonger le plaisir après la lecture.

Vous trouverez régulièrement un QR à scanner ou un lien à cliquer renvoyant vers les chansons qui enveloppent le texte, le tout disponible sur la plateforme YouTube.

Bon voyage. Matthieu.

Code à scanner avec votre téléphone (playlist complète) :



Prologue

Ganti



Moins de dix minutes avant le lever de rideau. Ma pièce porte-bonheur roule entre mes doigts, c'est ma manière de gérer les émotions à l'approche du coup de feu. Les corps des filles enduits de paillettes, parés de dessous satinés et de robes courtes à volants s'agitent dans les couloirs moites. Les danseuses pressent le pas entre les caisses de matériels et le long des câbles qui fuient depuis les coulisses fébriles vers l'estrade à l'air libre. Seul mâle au cœur de cette effervescence féminine, je suis comme un lion en cage. Victime d'impatience dans les jambes, j'ai du mal à tenir en place, surtout quand j'entends la clameur sourde du public qui s'engouffre au milieu de notre troupe, un grondement qui me rappelle l'impératif besoin de donner tout ce que je peux, aux spectateurs venus ce soir.

Je me surprends à claquer des doigts pour un oui, pour un non. C'est plus fort que moi, il faut que ça pulse, que ça bouge, que chacun garde le rythme dans la valse des préparatifs. S'il y a une chose que je ne supporte pas, c'est la paresse des autres, l'oisiveté ou la lenteur surtout en plein rush. Alors, je conseille en bon chef de meute, je rappelle à l'ordre, je rassure les moins confiantes sous leurs chignons ou leurs crinières détachées. L'excitation enfle de seconde en seconde, j'aime ce pouls qui palpite au sein du groupe, j'ai

tendance à penser que c'est sous pression qu'on se donne le mieux en spectacle. *Moins de dix minutes*, voilà des plombs que j'attends et on ne m'a toujours pas ramené mon chapeau. Nouveau claquement de doigts, mais cette fois, c'est pour montrer les dents.

— Faut que je couche avec qui ici pour avoir enfin mon Borsalino¹ ?

Chacune s'arrête, suspendue à ma question, se fixant dans le blanc des yeux. Un raclement de gorge rompt le malaise, et une main ferme me contraint contre le dossier de la chaise, malgré mes 1m85.

— S'il vous plaît, Santi, je ne vais pas y arriver. Si vous pouviez arrêter de bouger...

Rester assis avant le show, c'est compliqué en ce qui me concerne, le make-up et la coiffure représentent de longues minutes où il me faut être immobile devant le miroir, un calvaire. Ce n'est pas mon point fort, mais j'obéis finalement. Je cesse de gesticuler et laisse les expertes me pomponner et en profiter pour m'allumer avec des gestes faussement involontaires, mine de rien.

— Vous avez encore pris des épaules et des peccs, non ?

— Tu trouves que la chemise me serre ?

L'experte du make-up rejoint l'avis de la petite coiffeuse dont le regard se dérobe vers mes clavicules.

— Moi, personnellement j'adore... mais il ne faut pas aller plus loin. Après c'est trop.

« Trop de muscles tuent le muscle » d'après le duo qui se concerte. Dans le reflet, j'observe une nouvelle recrue se précipiter vers les vestiaires et revenir au pas de course avec l'accessoire réclamé tandis qu'on applique de la poudre sur mon nez ainsi que sur les cernes. La petite assistante au pinceau est douée, elle a le talent pour

¹ Un Borsalino est un chapeau de luxe fendu en feutre mou orné d'un ruban, à bord large, produit par la chapellerie Borsalino

camoufler la fatigue qui marque ma peau hâlée. Après un examen rapide dans la glace bordée d'ampoules chaudes, j'ai presque bonne mine. D'ici on ne peut pas s'imaginer que ce brun aux yeux fauve ou acajou manque un peu de pêche. Ça fera l'affaire et je redoublerai d'efforts pour qu'on ne se doute de rien sur scène. J'ajuste mes bretelles, m'apprête à couvrir ma tête et je me fige en distinguant une silhouette familière qui se dresse au milieu du va-et-vient stressé des backstages. *Moins de dix minutes, qu'est-ce que ma mère fait ici ?*

Je range ma pièce fétiche dans la poche de mon pantalon, réalisant que c'est bien la première fois qu'elle assiste à la fameuse représentation de l'école de danse. Un sourire tendre au coin de mes lèvres s'étire lorsque mes yeux détaillent cette femme à l'élégance inspirée du flamenco, en dépit des sillons laissés par les vingt-cinq années passées à m'aimer du mieux possible. Elle a la fierté discrète sous ses cheveux tirés, l'œil bienveillant et cette inclinaison de la tête qui laissent entrevoir ses instincts maternels alors qu'elle vient à ma rencontre. Mon cœur s'adoucit lorsqu'elle fend la cohue sous tension, mais je remarque qu'elle tient entre ses mains un plat cuisiné pour moi, et je n'aime pas ça.

— Je tenais absolument à te voir sur scène. Tu as l'air épuisé, Santi.

On dirait bien qu'aucun fond de teint ne peut la duper.

— Je vais bien. On t'a laissé entrer ?

Un timide rayon de soleil sur son visage, une lueur d'admiration dans les yeux et un peu d'orgueil dont j'ai hérité lorsqu'elle s'explique.

— Être la mère du meilleur professeur de l'école de danse donne quelques privilèges.

Tapotant sur ma joue, elle partage sa fierté. Elle et moi savons que je viens de loin et que j'ai gagné ma place à la sueur du front. Ce que les autres peuvent interpréter comme de la suffisance n'est en

réalité que les stigmates d'une petite victoire sur la vie, venant d'un gamin qui n'était pas destiné à danser.

— Il y a du monde dans le public ?

— C'est archi plein. Je crois que les gens tiennent vraiment à ce rendez-vous.

J'opine de la tête, rassuré par l'envie farouche des Costaricains de sortir et de danser. J'accueille enfin ma mère dans mes bras pour la saluer comme il se doit, entre elle et moi, c'est fusionnel, évident et étouffant parfois. Je devine un soupçon d'inquiétude dans ses gestes, je lui adresse une bise sur le front et elle ajuste mon col lorsque je recule. Pendant que je m'empare de mon chapeau en poursuivant le décompte avant notre entrée en scène, elle reprend en ôtant d'une main un pli de ma chemise.

— Tu es superbe. Ton frère aurait aimé être là, mais il est encore en excursion.

— Tu lui passeras le bonjour à son retour. Il rentre bientôt ?

Demain, apparemment. Nino n'a pas besoin d'être physiquement présent pour me prouver quoi que ce soit. Contrairement à l'auteur de ce plat que je ne peux m'empêcher de lorgner d'un œil mauvais. Une attitude qui n'échappe pas à ma mère postée en émissaire au milieu d'une guerre froide.

— Ton père t'a...

— Laisse-moi deviner : comme presque tous les week-ends, il m'a cuisiné son éternel casado, parce qu'il est incapable de venir me parler ? Quelle surprise...

— Ce n'est pas la peine d'être sarcastique.

— Je suis réaliste, tout simplement. Et tu crois que son geste me touche ?

— Des touristes payent cher pour goûter sa cuisine, tu le sais. C'est le meilleur Casado de tout le pays. Il y a de la banane plantain cette fois. Alors tu vas me faire le plaisir d'y faire honneur.

Une recette réalisée à la perfection par un grand chef qui œuvre dans les hôtels de luxe et les paquebots de croisière – mais qui n’a aucune idée des ingrédients nécessaires à l’entretien d’une relation père-fils. Je m’exécute, et prends une minuscule bouchée, je sais qu’elle y tient.

— Moi je le trouve amer, son truc. Pas toi ?

— Ah, bon ? Amer ?

— Parce qu’une ridicule tambouille n’efface pas le différend entre lui et moi. Tu en penses quoi ?

Ses yeux se mettent à luire, elle observe le silence au milieu du joyeux chahut. Je n’aime pas qu’elle se trouve au beau milieu d’un conflit armé et j’ai encore plus de mal à accepter le fait que mon père l’envoie à chaque fois agiter le drapeau blanc à sa place.

— Garde-le, maman. Je ne le mangerai pas.

— Tu sais ce que ce plat représente. Santi, fais un effort.

— Il représente des années à ne pas se comprendre, à ne même pas se supporter. Et lui, tu crois qu’il fait le moindre effort ?

— Il est venu.

— Pardon ?

Le chef renommé, froid et sévère qui m’a servi son autorité à toutes les sauces a daigné venir jusqu’ici ? Un soir de représentation ? J’en perds mon sens de la répartie, et j’enserme mon chapeau.

— Ton père est dans le public.

Ce n’est jamais arrivé depuis ma majorité, j’en reste bouche bée, mais un tourbillon monté sur des jambes interminables s’immisce entre ma mère et moi. Cheveux très courts, maquillage soutenu, et une figure aux traits de panthère qui contraste avec sa brassière colorée. Abril m’enlace par la taille sans politesse et laisse glisser ses doigts sous ma chemise.

— Trois minutes avant d’attaquer, beau brun. Dis-moi que je te rejoins à la fin du solo pour improviser ?

— Dis-moi que tu as mon verre de Resbaladera² ?

Laisant sa main se balader sur mon pantalon à pinces, elle se passe de toute réponse et sourit en grand à ma mère. *À quoi elle joue ?*

— Vous êtes Madame Alcalá, j'imagine ? Vous avez le même regard que votre fils.

— C'est gentil, et vous êtes ?

— Abril. Santi ne vous a pas parlé de moi ?

— Je ne crois pas. Il aurait dû ?

Je lève les yeux au ciel, alors que la petite pile électrique qui s'accroche à mes fringues renchérit sans une once d'hésitation.

— Disons que nous sommes ensemble Santi et moi. Et j'espère qu'il me fera l'honneur de ce petit duo au début de spectacle. N'est-ce pas Santi ?

Abril l'affirme haut et fort et se permet de me pincer le téton discrètement avant de serrer la main de « Madame Alcalá ». *Elle se prend pour qui ?* D'un geste ferme, je la recadre alors que ma mère semble aux anges à l'idée de rencontrer celle qui prétend partager ma vie. Celle qui aimerait partager la scène aussi, alors que nous ne sommes qu'un plan cul respectif. Il y a un moment que j'aurais dû mettre les choses au clair. Ça fait des semaines que j'y pense. Fin de la mascarade.

— Abril, redescends d'un cran. Pourquoi tu ne veux pas comprendre ?

— Comprendre quoi ?

— J'estime que tu n'as pas le niveau cette année. Je te choisirai à la prochaine édition, peut-être ?

Elle recule, complètement boxée, et me lance un regard ahuri, mais écoeuré. Je glisse ma main dans la poche et serre la pièce de monnaie aussi fort que je le peux, simple réflexe, quand je suis obligé de ne

² Boisson rafraîchissante sans alcool et sucrée. À base de riz, d'orge et de cannelle.

pas y aller par quatre chemins. Aux premières loges de cet instant de trouble, ma mère affiche une espèce d'étonnement mêlé à de la déception.

— Vous n'allez pas danser ensemble ?

— Non, maman. Ce n'est qu'une élève. Elle doit encore travailler. Pas vrai, Abril ?

La principale intéressée me fusille du regard.

— À quoi tu joues ? Tu avais promis !

— Tu t'es fait des idées toute seule, comme une grande. À quel moment je t'ai promis quoi que ce soit ?

— Et tu me l'annonces juste avant le spectacle ? Comme ça ?

— Tu annonces bien à ma mère qu'on est en couple, « comme ça ». Alors qu'on n'est pas grand-chose toi et moi. Je me trompe ?

— C'est vraiment ce que tu penses ?

— Comment je pourrais penser autre chose ? Qu'est-ce que tu t'imaginais ?

Sa bouche tremble, j'aurais aimé ne pas l'égratigner devant témoin, mais c'est elle qui est venue s'incruster et parader devant sa « belle-mère » sans demander mon avis. Les poings serrés elle tourne les talons, et j'attrape son poignet avant qu'elle ne disparaisse pour de bon.

— Abril ? Attends ! Ne pars pas comme ça.

Volte-face pleine d'espoir lorsqu'elle se sent retenue et m'adresse un « oui ? » débordant de naïveté.

— Mon Resbaladera, je le veux bien frais, avec de la glace. Il reste moins de deux minutes. Tu peux t'activer ?

Ma mère me fustige du regard sous ses sourcils froncés, tant pis, je sais déjà qu'elle ne cautionne pas mes agissements.

— Je ne t'ai pas éduqué comme un macho !

— Tu ne la connais pas. Elle dépasse les bornes depuis un moment. Tu me vois comme un macho ?

— Un peu de courtoisie ne t'aurait pas tué.

— Non, mais à deux minutes de monter sur scène, je n'ai pas le temps de faire dans le détail.

— Dios mio, c'est déjà l'heure ! Je vais te laisser, je ne veux pas te déconcentrer.

D'ailleurs, toute la troupe se met en mouvement et les coulisses grouillent vers le couloir menant à l'estrade. Le temps de l'embrasser, ma boisson arrive, tendue sèchement avec une soupe à la grimace venue d'une partenaire désabusée.

— Étouffe-toi avec.

Ma mère repart avec son plat sous les bras pour regagner la foule, je m'autorise une ou deux lampées aux saveurs de cannelle et de vanille, ça sent le lever de rideau imminent. Il y a comme un parfum de grand soir qui flotte dans l'air. Le directeur de l'école aussi chauve que stressé, Javier, tape sur mon épaule avant de faire claquer ses mains et de rassembler les troupes d'une voix qui porte loin.

— Tout le monde est prêt ? On se met en place !

*

Les choses sérieuses débutent, j'ouvre le bal. Une profonde inspiration, un baiser sur le côté pile de ma pièce porte-bonheur, c'est mon petit rituel avant de me lancer. Le cœur avec ma mère, je réprime l'idée que mon paternel se trouve ici. Une pensée à celui qui me l'a donnée, mon grand-père, mon héros. Je fais le vide. Noir complet et silence. Une pointe de trac s'invite en préambule, je chasse l'appréhension en me rappelant que je suis né pour ça, j'adore la scène. Ma silhouette se fige au milieu d'une brume artificielle, les spots se braquent sur l'estrade et les fumigènes dévoilent mon sourire. Pantalon à pinces, un Borsalino sur la tête et la salsa pulsant dans les veines, je tape du pied aux premières

mesures englouties par le grondement de la foule en liesse qui claque des mains à l'unisson.

Sous l'éclat mauve des projecteurs fixés aux palmiers, mon corps marque le rythme endiablé de percussions tropicales capables d'enflammer la petite plaza Maximo au cœur de San José. Du littoral pacifique jusqu'aux côtes des caraïbes, les Costaricains sont nombreux à répondre présent au rendez-vous donné par l'école dont la réputation s'étend d'année en année. Chaque parcelle de ma peau transpirante s'éveille aux sonorités latines, mon bassin connaît le chemin, mes mains le refrain, le moindre mouvement est répété mille fois sur des « r » roulés, pourtant c'est un plaisir renouvelé à chaque représentation. Merengue, Cumbia, Hip Hop, Rumba, je pourrais danser jusqu'à ce que mort s'ensuive sans perdre le sourire.

Sous un ciel de début de soirée, les baffles surpuissantes hurlent « Píntame » à l'air libre, la mélodie ensorcelante signée *Gabriel Pagan et Elvis Crespo* électrise le public, s'emparant par la même occasion de mon corps en transe. Là, je me sens vivant, vibrant, aligné avec tout ce que j'aime, tout mon ADN. J'en oublie même ma fatigue passagère. Sous ma chemise noire ouverte, mon cœur tape fort, animé par le plaisir, la ferveur qui m'habite et ma passion pour l'expression corporelle. Chaque danse est un pied de nez à l'adolescent qui n'avait pas le droit de rêver à cette carrière. Chaque pas est un triomphe sur mon éducation stricte, un doigt d'honneur à un chef de famille qui hait ce que je fais. Les muscles tendus, le buste répondant aux partitions entêtantes, l'arrogant que je peux être disparaît, derrière cet instant vrai. Seul au centre de la scène, je pivote d'un coup de reins cadencé qui arrache une clameur féminine se perdant dans la moiteur costaricaine. *J'espère que ça te plaît papa...*

J'ôte mon chapeau et le fait voler au bord de la scène vers le public qui se bouscule pour tenter de s'en emparer alors que j'entame des mouvements d'épaules réputés pour faire tourner les jupes et les têtes. En écho aux cuivres qui égayent mes pas, j'ai du feu dans les

jambes, la fièvre sous le derme et le bonheur intact de me donner en spectacle. Jouant de mes bretelles, la chorégraphie se poursuit, le show grimpe en température, les basses me soulèvent l'estomac à chaque fois que ma gestuelle tente de colorer les paroles festives. Les applaudissements me guident, que ce soit sur la pointe des pieds, quand j'exagère les cercles dessinés avec mes hanches ou en usant le parquet plus fort, les filles se mettent à siffler de plus belle et ça me donne des ailes.

Profitant d'une pirouette, la paume plaquée sur ma ceinture roulant en volupté, je jette un coup d'œil sur le reste de la troupe. Les danseuses patientent dans les tenues affriolantes, en coulisses, Abril me lance toujours des regards noirs. Certaines pourront me rejoindre sur les prochains morceaux pour des passes à deux, sensuelles et complices, mais pas elle.

Tout sourire, j'invite le premier rang à faire du bruit et à entrer dans la danse. Ici au Costa Rica, la fête se partage, le soir se vit à fond et le bonheur simple se conjugue au présent. Instant de communion et de liberté, on se lâche, on oublie tout. Rien ne pourrait être plus parfait à mes yeux qu'une soirée placée sous le signe de la « Pura Vida », à l'exception du sol qui devient étrangement souple sous mes souliers vernis. Les planches de la scène semblent se déliter et se ramollir, mes jambes ne me portent plus. *C'est quoi ce délire ?*

Mon allégresse disparaît, un gouffre de doute s'ouvre dans mon esprit, le son devient sourd, *qu'est-ce qui m'arrive ?* Les spectateurs ne sont plus que des taches, j'ai l'air d'un pantin désarticulé, mon show bascule dans quelque chose de grave. Perte de repère et de contrôle, plus moyen de bouger. Les visages s'effacent. Une violente douleur me submerge et me foudroie. Je m'écroule de tout mon poids dans des hurlements qui paraissent lointains. Les filles en coulisses rappellent alors que ma vue se trouble.

— Appelez un médecin ! Santi, mon Dieu !

La musique cesse, le chaos s'installe avant que je n'aie le temps de comprendre. Des ombres horrifiées se penchent sur moi, je sens leur peur, je cède à la mièvrerie. Mes forces m'abandonnent malgré toutes ses mains terrifiées qui cherchent à m'aider, je peine à serrer ma pièce de 50 colones au creux de ma paume. Je m'enfonce dans une terrible souffrance. Trou noir, perte de connaissance. Dans les bras des danseuses, je m'éteins.

Chapitre 1

Santi



Quelques mois plus tard...

Jusqu'ici, j'ai toujours admis la fatigue comme une faiblesse et la santé comme acquise. Je n'ai jamais considéré ma liberté comme quelque chose que la vie pouvait me reprendre. En fait, je n'y ai jamais pensé jusqu'à présent, trop occupé à combattre, à jouer au con ou avec le feu. J'ai passé mon temps à me prouver que je pouvais être le meilleur. Meilleur que l'étiquette collée par mon père, en tout cas. J'ai eu la prétention de me croire au-dessus de tout, au-dessus des autres. J'ai fait l'erreur de me sentir à l'abri du pire, cette certitude s'est heurtée à une cruelle réalité, sur scène, en plein spectacle. Quelle arrogance...

Sur ce constat, je retire mes écouteurs et baisse le son de « Tabù », histoire de museler mon spleen et de mettre en sourdine les notes de piano de *Pablo Alboran*. Roulant d'une phalange sur l'autre, ma pièce m'aide à tuer le temps et l'angoisse de l'attente dans un espace aseptisé et trop blanc. Puis je me surprends à vouloir savoir, à être fixé pour cesser de supposer, pour faire taire cette voix qui espère - quand elle ne broie pas du noir. *Pile, j'ai encore une chance. Face, le destin gagne.*

Du pouce, je lance la pièce, les 50 colones virevoltent au-dessus d'un type que je ne reconnais pas. Ce brun aux épaules basses et aux bretelles tombantes, cet homme de scène assis sur une chaise, loin des feux des projecteurs et des planches. Suspendu à la décision du hasard, je réceptionne la pièce de mon grand-père, la plaquant sur le dos de ma main. Vulgaire rondelle de cuivre sous ma paume, elle ne s'est pourtant jamais trompée, c'est ma boussole, une infallible boussole. Si bien que j'hésite à retirer mes doigts, pas sûr d'être assez solide pour encaisser le verdict.

Cette crainte m'arrache un sourire amer, ça fait des mois que je tente d'aller au bout et que je me rétracte à chaque fois, au dernier moment, comme un pétochard qui tremble à l'idée du verdict. L'œil fatigué, bordé d'une larme de lâcheté, j'observe ce bureau strict et vide. Et quand le mec en blouse blanche pénètre avec mes analyses sous le bras, je n'en mène pas large.

Raclé de chaise et de gorge, le docteur s'installe. Filipe Ricorta, c'est écrit sur la poche de sa tenue et sur les diplômes qui tapissent le mur. Il a bien une tête à s'appeler Filipe, cheveux poivre et sel, le visage empathique, bien qu'une sorte de prudence pince ses lèvres radines et sévères.

L'expert quitte des yeux ses rapports médicaux pour me scruter avec une lueur d'humanité et un brin de surprise lorsqu'il fixe ma main, celle qui cache encore la réponse de ma pièce. Depuis que la vie m'a fauché en plein vol, je sais ce que dissimule ce regard compatissant chez les soignants. Une mauvaise nouvelle.

— Monsieur Alcalá, j'ai vos résultats... Et... votre débit de filtration glomérulaire est très insatisfaisant...

Profonde inspiration, il se munit de ses lunettes de vue et caresse nerveusement du pouce son bureau de verre. La voix troublée par la perspective d'une vie qui m'échappe, je le reprends aussitôt.

— Docteur ? Depuis des mois, on se voit tous les deux ou trois jours, ne tournez pas autour du pot. Ne vous cachez pas derrière vos termes techniques. Avec des mots simples, ça veut dire quoi ?

Un blanc. Un nouveau regard du sachant vers ma main qui masque mon stupide pari sur l'avenir, il acquiesce et m'éclaire.

— Avec des mots simples, nous allons nous voir un peu plus souvent.

Un ricanement désabusé s'échappe aussitôt de ma gorge soudainement comprimée.

— Je viens déjà ici trois fois par semaine ! Vous n'avez pas l'impression que ça ne sert à rien ?

— Trois fois par semaine... quand vous n'annulez pas.

— Ce n'est arrivé qu'une fois ou deux !

— Un peu plus que ça, si je compte bien.

— Vous me remettez la faute sur le dos maintenant ?

Le docteur Ricorta cesse d'effleurer le bureau et s'enfonce dans le fauteuil, drapé d'une suffisance qui m'irrite.

— Nous n'y arriverons jamais si vous ne vous montrez pas plus rigoureux avec ce protocole.

De dépit, je secoue la tête. J'ai été privé de danse, amputé de ma passion. J'ai perdu la seule chose qui donnait du sens à ma vie et il me fait passer pour un mauvais élève à présent ?

— Je prends chaque jour tous vos comprimés à la con. Je passe ma vie en dialyse. 4h, trois fois par semaine, qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— Votre insuffisance rénale est sévère, elle est aigüe. Je ne peux pas obtenir d'évolution favorable si vous n'y mettez pas du vôtre.

— Ne me faites pas endosser votre incompetence. J'ai les reins flingués, j'aimerais savoir pourquoi. Pourquoi et quand est-ce que je serai tiré d'affaire ? Mierda !

Je m'étais juré de ne pas taper sur le bureau cette fois. Ma pièce est à l'air libre, *c'est côté face. Le destin remporte la partie*, j'en ai du mal à déglutir. Je range les 50 colonnes de mon grand-père, le couperet tombe, le néphrologue me le confirme.

— Tout ce que je sais, Monsieur Alcalá, c'est que la situation se dégrade, la quantité de plasma sanguin filtrée par vos reins diminue comme peau de chagrin à chaque fois que vous vous écartez du protocole.

Il faut avoir les épaules solides pour supporter la vérité, mon corps déconne à mort et je n'ai aucun moyen pour lutter. Je suis rattrapé par un mal qui ne s'explique pas. La fatalité me scie les jambes, même si je m'en doutais depuis un moment. Je crois qu'on a tous une espèce d'intuition dans ces moments-là qui murmure que ça ne va pas, que c'est sérieux. Le spécialiste enchaîne les arguments à charge me concernant, une vibration dans la poche de mon bermuda m'éloigne subitement de son sermon. Alors qu'il déblatère sur mes taux d'albumine et de leucocytes, je saisis mon téléphone et découvre un message qui m'achève. Comme si avoir les reins hors service à cause d'un foutu coup du sort ne suffisait pas, il faut qu'en plus, Abril me prenne la tête au pire des moments.

C'est vrai, je n'aurais pas dû reprendre avec elle, mais elle s'est occupée de moi après mon malaise sur scène. Je m'y suis accroché, comme on s'attache à un plan cul qui veut persévérer et à qui on n'a rien de concret à reprocher finalement. Une béquille, une bouée, faute de mieux. Un peu par habitude, un peu par peur de la solitude. Pour de mauvaises raisons, je suis toujours dans le rôle d'un odieux connard, d'un affreux méchant. Peut-être parce que je savais au fond de moi qu'il n'y aurait pas de happy end quant à mon état de santé. Peut-être pour la préserver, à ma façon, qui sait ? En tout état de cause, son SMS devrait me tirer une pointe de culpabilité, mais étrangement, je ne ressens plus rien en dedans.

[Tu me plaques comme ça, gilipollas³? Qu'est-ce que je t'ai fait pour mériter ça ? Explique-moi !]

Dans le bureau, le spécialiste réclame mon attention. Entre un naufrage personnel et une santé chancelante, je suis sur tous les fronts.

— Monsieur Alcalá ? Vous êtes avec moi ?

— J'en ai pour une seconde. Juste une seconde, vous permettez ?

[No me cabrees⁴ ! Oublie-moi, bordel !]

Je manque d'élégance, mais c'est la seule réponse qui me vient, là tout de suite. Le retour de bâton ne se fait pas attendre.

[Je suis devant ton appartement, cabron⁵ ! Ouvre !!!!]

Impossible de lui avouer que je suis à l'hôpital. Pas moyen qu'elle sache la vérité. Elle se sentirait investie d'une sorte de mission divine, elle redoublerait d'efforts pour prendre soin de moi et je l'entraînerais dans ma chute. Je ne veux pas être un boulet, je refuse d'être materné, encore moins de m'encombrer d'une vie de couple dans ce merdier. Elle mérite mieux qu'un plaquage par texto interposé, mais surtout mieux qu'un sexfriend sur le déclin. J'abandonne mon téléphone parce que le médecin paraît s'impatienter et que le dossier « Abril » est définitivement classé.

— Je vous écoute, docteur. Alors, c'est quoi cette histoire de plasma ?

— Pour être très clair, je voudrais que vous preniez avec plus de sérieux la thérapeutique. C'est important. C'est même vital. On dirait que tout ça ne vous atteint pas.

— Ah mais, je vous rassure : j'ai pris tout ça le plus sérieusement du monde. Qu'est-ce que vous croyez ?

³ Trou du cul !

⁴ Ne me fais pas chier !

⁵ Bâtard

Excès de fierté, je croise les bras et verrouille ma mâchoire pour ne pas flancher. Je vois bien son regard tiède et pas convaincu. Alors j'insiste, brandissant le déni comme un étendard.

— Je vous jure, j'y mets du mien. Vos analyses sont peut-être fausses ! D'ailleurs, je me sens mieux qu'hier. C'est vrai ! Vous n'avez jamais vu ça, pas vrai ?

— Monsieur Alcalá... Pas avec moi, s'il vous plaît.

— C'est la stricte vérité ! Je me sens revivre ! Regardez-moi ! Une rémission inexplicée, c'est possible, non ?

D'un geste de la main, avec un sourire factice, je lui présente mon torse et ma bonne mine, mais j'ai du mal à être persuasif, le toubib reste impassible.

— Les patients ont toujours une phase de refus. Mais il est de mon devoir de vous dire que vous voiler la face ne vous aidera pas.

— Je ne me voile rien du tout. J'espère vraiment pouvoir danser comme avant, donner à nouveau des cours dans un futur proche ! Il y a bien un jour où ça ira mieux ?

C'est quoi ce sourire désolé ? Pourquoi ça me broie le cœur ?

— Monsieur Alcalá, ça n'arrivera pas.

— Je ne comprends pas bien. Vous pouvez répéter, j'ai dû mal entendre ?

— Je suis navré. Les dégâts sur vos organes sont irréversibles. Arrêté à aujourd'hui, en l'état actuel des choses... La reprise de la danse à un niveau professionnel, c'est inenvisageable.

— C'est une blague ?

— Cela dit, vous êtes encore jeune, rien n'est inscrit dans le marbre quand on a 25 ans.

— 26. Mais vous venez de dire « inenvisageable » et « irréversible », putain !

— C'est pour cette raison que je me suis permis de vous inscrire sur la liste des receveurs, en vue d'une transplantation.

— Vous me parlez d'une greffe ? De me charcuter pour me mettre un morceau d'un inconnu sous la peau ?

— En effet, c'est la meilleure réponse thérapeutique. Mais les délais sont longs... En attendant, je me dois de vous avertir : il serait déraisonnable de poursuivre votre activité physique.

Une onde de choc, bien plus froide que la climatisation ou le verre de son putain de bureau me traverse le corps. J'ai une pensée pour la pièce de mon grand-père, elle disait face. J'ai perdu la partie. Et peut-être l'espoir aussi.

— Tout ce que nous pouvons faire, c'est limiter la casse et maintenir votre état stable pour l'instant. Croyez bien que j'en suis le premier désolé. L'hôpital Cima, dispose d'une cellule de soutien psychologique, je peux aussi vous confier à un confrère du centre-ville si vous éprouvez le besoin de parler à quelqu'un.

— Ça ira, sans façon, merci. Et donc... Concrètement, c'est quoi la suite ?

Alors qu'il me faut une sacrée débauche d'énergie pour ne pas craquer devant le médecin, celui-ci clique sur son ordinateur et me fixe un nouveau rendez-vous, en me coulant un regard contrit.

— On se revoit dans deux jours, à 14h. J'insiste sur le fait que vous devez garder le moral, c'est primordial.

Je glisse ma main dans la poche, triture les 50 colones, et trouve le moyen de sourire en accusant réception de ce conseil débile à l'aide d'un grand oui. Mais tout au fond de moi, je le sais... Je viens de trancher, je lâche la rampe. Je jette l'éponge. Survivre, branché à une machine, gavé de médocs et marié à l'hôpital, ne m'intéresse pas. Être un patient en sursis, poursuivre une existence en demi-teinte et suspendue à un fil, très peu pour moi. Quitte à être condamné, autant vivre moins longtemps, mais plus fort. Ma décision est prise, je m'empare de sa foutue carte sur laquelle figure la date d'un rendez-vous que je n'ai aucune intention d'honorer, puis je lui serre la main en quittant ma chaise.

— À très vite docteur.

Chapitre 2

Nita



Au même moment...

Réveil difficile dans les relents de guaro⁶ et de tabac, la clarté aveuglante d'un soleil déjà haut écrase la cabine et accentue mon mal de tête. Un coup d'œil à travers le hublot, un grand beau temps et une mer calme contrastent avec la tempête qui gronde contre mes tempes. Mon grognement ricoche contre les boiseries sous un plafond bas, m'étirer me demande un effort surhumain, je quitte le matelas dans un étrange bruit de papier froissé. Celui d'une feuille à dessin collée sur ma cuisse moite, aussi tatouée que mes bras. Le croquis chute dans le bordel exigu de ma petite vie avant que j'attrape mon téléphone. Bientôt midi, un appel en absence et un message sur boîte vocale, ça vient de Julian.

Plissant des yeux, j'écoute ce qu'il a à me dire, le téléphone rivé à l'oreille. « Faut qu'on fasse le point » à ce qu'il paraît. Rien qu'au son de sa voix, j'ai une vague idée de ce qui m'attend et un début de nausée. En raccrochant, je me rends compte que mon lobe est nu,

⁶ Le guaro est la boisson nationale du Costa Rica. Cet alcool dérivé du sucre de canne est une variété de rhum doux.

j'ai perdu une boucle en forme de fruits. *Où est-elle ?* Une tranche de pastèque, ça ne passe pas inaperçu quand même.

Un simple regard circulaire, depuis la vaisselle qui déborde dans la kitchenette jusqu'à mon petit espace de création croulant sous les projets en cours, je réalise, que vouloir mettre la main sur ce bijou, c'est vouloir chercher une aiguille dans une botte de foin. Le cendrier plein, mes vêtements de la veille par terre, et quelques canettes de bière vides me dissuadent de persévérer plus longtemps. J'opte pour un comprimé de paracétamol et une douche en quatrième vitesse, puis une clope que je compte fumer sur le pont. Un petit plaisir, un petit rituel.

L'eau ruisselle encore sur l'ancre marine qui orne mon décolleté quand je termine d'appliquer un rouge vif sur mes lèvres. Pieds nus, le dos courbé, je sors à l'air libre, lunettes de soleil de rigueur pour dissimuler les abus de la veille. Le port est calme, il n'y a que les mouettes qui répondent aux tintements des mâts dans l'air brûlant malgré les alizés. Je cherche mes chaussures entre les cordages, réalisant que j'ai pris une sacrée caisse hier soir et je me faufile sous le bôme en direction du balcon arrière et de la barre. J'y retrouve mon casque et mes cigarettes, puis je m'arrête sur mon reflet dans la vitre au niveau du cockpit. Mini-short en jeans, débardeur jaune faussement fané qui tranche avec mes avant-bras noircis de calligraphie, d'un guerrier japonais, de portraits et de roses sombres. Heureusement que mes Ray-Ban couvrent mes cernes, parce que si j'étais à la place de mes clients, je ne me laisserais pas tatouer par la brune que j'entrevois en ce moment.

— Ah ! Elles sont là !

Mes petites sandales spartiates gisent sous mes yeux. Enfin, « petites »... quand on porte du 39, presque du 40, c'est vite dit. Alors que je glisse mes pieds gigantesques sous les brides cloutées, je me fais à l'idée de renoncer à ma boucle en forme de pastèque et quitte le « Pura Vida », avec mon casque sous le bras et une oreille nue.

C'est là que je m'arrête sur un mot déposé sous une pierre, au bord du ponton. Quelque chose qui m'intrigue et qui attise ma curiosité. Personne aux alentours, je me baisse et m'en empare.

« J'aurais aimé que tu m'autorises à monter à bord. Tout comme j'aimerais te revoir lors d'une prochaine soirée.

PS : Tu as perdu un morceau de pastèque sur la plage. J'ai laissé ta boucle d'oreille sur ta bécane.

P.»

— Merci, merci, merci !

Soupir de soulagement, je brandis mon poing triomphant et j'éprouve de la reconnaissance pour ce mystérieux « P » et sa bienveillance. Il s'appelait Pablo. Ou Paolo. Ou Pedro, je ne sais plus. Ce qui est certain, c'est qu'on ne se reverra plus. S'amuser une fois c'est sympa, mais de là à se recroiser et approfondir, il y a un monde que je refuse de franchir. Parce que s'attacher, ça revient à espérer, à attendre quelque chose de l'autre. On commence à se prendre la tête, à réfléchir puis à se faire royalement chier. C'est l'antichambre de la déception, qui n'est qu'une étape avant la rupture. Alors, autant gagner du temps et éviter de morfler pour un résultat équivalent.

C'est sur cette équation simple comme bonjour que je regagne ma Honda. Une CB 500 écarlate, mon bébé, mon seul amour. Sur la selle creusée de mon roadster incisif aux allures de guêpe, un morceau de fruit en pâte fimo trône sur le cuir chaud. Je récupère ma boucle, enfile mon casque et démarre en trombe, direction la banque.

Chair de poule sur l'encre qui recouvre mes épaules, la climatisation au guichet est d'une violence rare. L'air est aussi glacial que l'accueil que me réserve l'hôtesse au comptoir quand j'effectue un petit retrait.

- De quel montant ?
- 250 000 colones⁷, s'il vous plaît.

Le tiroir s'ouvre, les billets pour le loyer de Peppy défilent sous mes yeux dans un comptage aussi strict que mécanique, sans un mot. Suçotant la branche de mes lunettes, je poursuis mes opérations en dépit d'un souffle agacé émis par la conseillère.

- Je voudrais aussi réaliser un petit virement.
- Sur quel compte ?
- Sur celui de ma mère.
- C'est-à-dire ?
- Ben... comme d'habitude, quoi.
- Et je le devine comment le numéro de compte de votre mère ?

La température chute encore, j'ai l'extrémité des doigts congelés, ce qui est étrange parce que j'ai le sang qui bout.

- Regardez mon virement de la semaine dernière. L'autre conseiller se débrouille sans explication d'habitude.
- L'autre conseiller est en vacances.
- Faites un petit effort. C'est pour l'aider. Sans cet argent, elle a du mal à boucler le mois.
- Si je n'ai pas le numéro, je ne peux pas le faire. C'est aussi simple que ça.

Quand mon piercing à la langue heurte mes incisives, ça veut dire que j'atteins mes limites en termes de politesse.

- Il se termine par 196. C'est tout ce que je sais et il faudra avec ça.
- Je consulte l'historique, mais je ne vous promets rien.

Sourcil arqué et mauvaise volonté de sa part. Je dépose mes lunettes dans un claquement sec qui fait sursauter la banquière, puis je me

⁷ Environ 400€.

penche sur le guichet et tourne l'écran vers moi pour consulter la liste de mes opérations bancaires.

— La troisième ligne ! C'est pas sorcier, il me semble ?

Au petit jeu du regard fixe façon vraiment vénère, elle va s'y casser les dents et redescend d'un ton en s'exécutant.

— De quel montant, le virement ?

— La même somme, 250 000.

— Le solde est insuffisant. Désolée.

Ma paire de solaires revient sur mon nez, histoire de cacher ma surprise. Je prétexte me mélanger les pinceaux entre le retrait et le virement.

— De la moitié, alors.

— 125 000 colones, du coup ?

Perspicace et aimable, elle a tout pour plaire cette fausse blonde. Heureusement que je suis en retard et que je dois voir Peppy, cette cruche à l'accueil est à un cheveu de me faire péter un plomb. Alors je prends sur moi, je valide d'un signe de menton, lui arrache le reçu des mains et retourne dans la fournaise pour enfourcher ma bécane aussi sec.

Entre verdure luxuriante et plages paradisiaques du Pacifique, les rues de Puntarenas s'animent en bord de mer. Sous l'enfilade de palmiers, les joggeurs côtoient les couples en roller, les restaurants font le plein de touristes peu respectueux et largués sans relâche par les ferrys. Ça sent les grillades, les glaces et l'ambre solaire. Ça pue l'argent, les selfies et le superficiel. Et dans le royaume des artifices, la plage privée gérée par Peppy est l'épicentre des étrangers gavés de fric.

Le sable brûle à la limite du supportable, exactement comme je l'aime. Je rejoins les planches de bois composant le chemin qui mène à « l'Arena », une paillote de luxe non loin du phare, dominant

une enfilade de transats et de parasols que j'ai maintes fois rangés et déployés pour filer un coup de main à ma meilleure amie.

Ici, c'est son repère, son business, sa vie. De la musique s'échappe des haut-parleurs disposés autour du bar, les voix de *Karol G* et *Nicki Minaj* vibrent entre les palissades de bois exotique. Quelques Américains passent commande au comptoir, d'autres se dandinent mollement sur le rythme de « Tusa », quand ma belle à la crinière à de lionne m'aperçoit et lâche tout pour venir à ma rencontre avec une canette de Coca entre les doigts.

— Ola chica ! Petite tête, ma belle, aujourd'hui.

— Comme quand je prends une petite cuite...

Enlacée par ses bras plus mats que les miens, je prends son expansion capillaire dans la figure, sa tignasse est un buisson sauvage saveur coco à son image : volubile, explosive – un peu comme moi. Sauf qu'elle a meilleure mine.

— « Petite » ? On dirait que la soirée d'hier t'a fait mal ! Tiens, c'est du light. Tu veux une paille ?

Je n'ai pas le temps de répondre qu'elle anticipe déjà et en pique une sur le bar avant de me la tendre et de se rétracter en mode « à une seule condition ».

— Tu te l'es tapé ?

— Qui ça ?

— Paco, le surfeur ! Quelle question.

Au moins, j'ai un prénom à mettre sur la tête de Monsieur P. à présent. Le pschitt de la canette bien fraîche précède mon aveu un peu flou.

— On a eu les mains baladeuses, rien de plus.

La paille bascule vers ma petite personne, je m'en empare, mais fausse joie : Peppy la retient une nouvelle fois.

— « Rien de plus », ou tu as trop bu pour t'en rappeler ?

Tirant d'un coup sec, je m'accapare le saint Graal et le plante dans le soda.

— Même fracassée, je sais très bien ce que je ne veux pas.

— Un coup de reins, c'est sans conséquence. Nita, tu en as conscience ?

J'entrouvre la bouche, prête à riposter, mais on l'interpelle pour une commande. Peppy indique au client de patienter quelques secondes. Même si c'est prononcé dans un anglais approximatif, l'américain comprend qu'il ne faut pas la faire chier.

— Désolée, c'est la folie en ce moment. On sent bien que le festival approche. Il y a de plus en plus de monde, les touristes se sont donné le mot.

Mimant de me faire vomir à l'aide de deux doigts dans la bouche, il est inutile que je lui donne mon point de vue et je me contente d'un grognement.

— Je sais, je sais, chica. Tu les détestes.

— Le mot est faible. Tout ce cirque nous écrase, nous, les locaux. Ils polluent, ils en demandent toujours plus, on défigure le paysage pour qu'ils posent leur cul et leur valise.

— Oh, t'es dure... Ils me font vivre quand même. Tu voulais quoi ? On peut en discuter ce soir, après le service ?

Essuyant ses mains sur le petit tablier qui recouvre son maillot de bain, elle triture son carnet de commandes et lance quelques regards tendus vers le bar où le monde s'agglutine. Son impatience et l'approche du coup de feu de midi me poussent à lui tendre l'argent liquide sans attendre.

— C'est pour le bateau. Ton loyer.

— Non, non, non ! Garde ça ! T'es malade ! Pas de chichi entre nous.

— Peppy, j’y tiens, tu me dépannes et les bons comptes...

— Font les bons amis, je sais. Mais moi je suis presque ta sœur, ouvre les yeux ! Reprends ton fric, je te prête le « Pura Vida » de bon cœur.

Ça me touche, mais ça ne suffit pas à m’arrêter. Un peu en force, je lui glisse la liasse dans la poche de son tablier, elle m’en empêche alors je récidive pour la lui fourrer dans le haut de son bikini.

— Tu me prends pour une gogo danseuse, ou quoi ? C’est bon, c’est cadeau, ma belle !

— Et moi je veux payer mon loyer, claro ?

Quand elle s’emporte, Peppy parle avec ses mains, elles sont carrément une extension de sa langue. Et je comprends avec ses grands signes que la discussion est pliée, il n’y a rien à négocier.

— N’insiste pas ! Je sais que les affaires ne vont pas fort en ce moment.

Ses mains si expressives viennent de mettre le doigt où le bât blesse. J’abdique et elle s’engouffre dans la brèche.

— Quand tu auras redressé la barre du shop, on avisera. OK, chica ?

Je crois qu’elle est la seule native de Puntarenas à être plus têtue que moi. Je me ravise, remballe mes billets et consulte l’heure avant d’attraper mon casque. *C’est la cata, j’abuse avec les horaires.*

— Il faut que j’aille au salon, Julian va me tuer ! On reparlera de cette histoire après ton service, OK ?

— C’est ça, ne rêve pas trop. Et embrasse Julian de ma part !

Chapitre 3

Nita



Je coupe les gaz au niveau du petit chinois vendant des souvenirs qui ne sont même pas d'ici, tout juste le temps de le saluer en retirant mon casque, j'abandonne ma moto sur-le-champ à l'ombre d'un palmier monumental. Au pas de course, je me faufile entre l'hôtel fraîchement sorti de terre et le marchand d'accessoires de plage. Si je n'avais pas deux bonnes heures de retard, je n'aurais pas à courir au milieu des massifs fleuris en front de mer pour retrouver la devanture du shop. Grilles ouvertes sous l'enseigne jaune du « Samian Ink », pas un curieux devant la liste des tarifs, et personne à l'intérieur, à l'exception de mon fidèle barbu aux cheveux longs et noirs. Maigre comme un clou, bras entièrement recouverts et tendus sur le bureau à l'entrée, notre « perceur » officiel a la mine des grands jours. Et les nombreux bijoux sur sa bouche renforcent son air bougon.

- Désolée, je me suis pris la tête à la banque.
- On n'est pas vraiment débordés, beauté...

D'instinct, je pose mon casque sur le crâne de bélier suspendu au-dessus du petit frigo, je m'attrape un Coca light et me vautre dans

le fauteuil bergère moutarde réservé aux clients qui patientent habituellement. Je l'observe dans son T-shirt à l'échancrure trop grande pour son corps tout sec, il est soucieux, je le devine à sa manière de tapoter la paperasse nerveusement avec son index.

— Julian ? Tant que t'es debout, tu peux me filer le carnet de rendez-vous ?

— Mais tu viens de poser ton cul.

— Justement.

— T'abuses, Nita.

Je décapsule ma canette et lui lance un regard qui veut dire « S'il te plaît, je t'en supplie, je t'en serai éternellement reconnaissante. Enfin... jusqu'à la prochaine faveur. » Il s'exécute en trainant des pieds et me remet l'agenda sans conviction. Moins d'une seconde pour constater qu'à part le rendez-vous de ce soir, c'est le désert complet.

— Tu as rentré des piercings ?

— Deux. C'est pas fou.

— Mouais... Dis ? Tant que t'es debout, tu peux mettre de la musique ? C'est triste à mourir ce silence.

Un silence qu'il comble en soufflant d'exaspération. Le son de *Rauw Alejandro* meuble un peu les lieux, je cale ma nuque sur le dossier, pas facile quand on s'installe complètement de biais. Alors que je fredonne l'air de « Tattoo » et m'étire en sirotant mon soda, il attache ses cheveux et sort du mutisme.

— Y a un type qui est passé ce matin. Un certain... Pablo, ou Pedro...

— Paco ?

— Ouais, peut-être. Un truc comme ça.

— Il voulait quoi ?

— Savoir si tu travaillais aujourd'hui.

— Oh, c'est tout ? Tu peux l'envoyer chier s'il revient ! J'hallucine qu'il se ramène jusqu'ici... Et alors ?

— Je lui ai dit que, même moi, j'en savais rien et qu'il y avait peu de chance que tu te pointes.

— Ben, je suis là. Fidèle au poste !

Il se secoue la tête, sourit en demi-teinte et passe sa main dans la barbe comme pour la faire pousser encore un peu plus. Je n'aime pas quand il lance son regard voilé vers la plage comme ça et encore moins quand il décide de baisser franchement le son.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu sais Nita... Si tu obtenais un rendez-vous pour le salon à chaque fois qu'un type craquait sur toi, on serait riches.

— Ça veut dire quoi ?

Je me redresse sur l'accoudoir et cherche à croiser ses yeux, ce qu'il sous-entend me paraît odieux. Pour autant, les épaules basses, il se défile.

— Rien.

— Va au bout de ta pensée !

Silence. Le genre de silence que je déteste.

— Allez !

— Vu la situation... je me dis que tu pourrais user de tes charmes pour remplir le carnet de rendez-vous.

— Tu m'as bien vue ? Tu crois que je suis une pute ou quoi ? Tu me vois racoler du client en frottant mes fesses sur tout ce qui bouge ?

— J'ai pas dit ça...

— Écoute-moi bien mon petit Julian : le jour où je serai obligée d'écartier les cuisses pour tatouer, je t'arracherai chaque poil de barbe à la pince à épiler, claro ?

Profonde inspiration, le genre d'inspiration qui contient des trucs qu'on n'arrive pas à dire frontalement, c'est tout lui.

— Je dis juste qu'il avait l'air accro ce type.

— Grand bien lui fasse !

Par réflexe, je vérifie que ma boucle en forme de pastèque est toujours sur mon oreille alors que Julian se confie davantage.

— Tu sais, il n'aurait pas fallu grand-chose pour qu'il prenne rendez-vous. Il voulait carrément ton 06...

— Sérieux ?

— Alors, je lui ai donné.

Je m'étouffe avec une gorgée bien pétillante, et le fusille du regard malgré la quinte de toux.

— Tu déconnes ?

La vache ! J'ai tout avalé de travers, je suis en train de m'étrangler.

— Bien sûr que je déconne ! J'ai répondu que tu décrochais jamais et que tu rappelais personne. Même quand je te laisse un message urgent, d'ailleurs.

J'ai du coca dans les poumons, c'est pas possible ! Les yeux larmoyants, je reprends mon souffle et m'excuse avec une voix d'outre-tombe.

— Mince ! Oui, c'est vrai... tu voulais « faire un point ». Pardon, j'ai oublié...

C'en est terminé avec le Coca, c'est plus prudent. Je décroise et recroise mes jambes en fixant mon associé qui se fiche bien de mes excuses. Le refrain de « tattoo » s'invite en sourdine à la fête lorsque Julian pose une fesse sur le bureau et ouvre le courrier du shop tout en reprenant.

— C'est ça... je voulais qu'on fasse « un point », Nita. D'ailleurs, tu sais ce que j'ai sous les yeux ?

Il arrête complètement la musique et consulte sa montre pendant que je le taquine comme d'habitude.

— Une belle plante, intégralement tatouée et épilée avec un caractère de merde ?

Et du coca dans le décolleté. Merde, on dirait une montée de lait !
Julian s'en balance royalement, vachement premier degré.

— Tout un tas de factures et de relances, Nita. C'est ça que j'ai sous les yeux.

Une onde de choc me ramène sur terre, je quitte le fauteuil, rattrapée par la gravité de la situation.

— Montre ? Je peux en régler une tout de suite.

Ni, une ni deux, je m'empare de l'argent retiré ce matin, lui donne en main propre et cherche à le rassurer, mais deux ombres sévères se dressent devant la porte d'entrée. Un type en costume, une femme en tailleur. L'œil accusateur, le rictus dans le jugement, et la suffisance jusque dans le porte-document. Sans même m'adresser la parole, la bonne femme se tourne vers mon acolyte.

— Nous ne pouvons plus attendre. Trop c'est trop, Julian.

Interloquée, je glisse à l'oreille de mon complice un « c'est quoi ce bordel ? » un peu paniqué. Il ne peut que contempler ses pieds et me lâcher à voix basse :

— C'est de ça qu'on devait parler. Je te présente mes parents... les propriétaires des murs.

Des murs, mais pas seulement. Ils sont aussi à la tête d'une chaîne d'hôtellerie. J'en ai entendu parler lorsque j'ai travaillé comme femme de ménage pour l'un de ces établissements réputés. C'est là que j'ai rencontré ce barbu tout maigre, pas encore tatoué, ni percé, avant qu'on ne devienne amis. Bien sûr, je n'ai jamais croisé Papa Julian ni Mama Julian bien trop haut placés pour s'intéresser aux petites mains qui refont les lits.

À présent, je ne sais pas ce qui m'attriste le plus, le fait qu'ils viennent nous menacer ou la manière dont les parents de Julian le regardent. C'est à peine si son père peut poser les yeux sur ses piercings, le monsieur dégarni préfère rester dehors. Sa mère, quant à elle, refuse de le toucher des fois que son chignon sophistiqué perdrait de sa superbe. Il est si écrasé par la situation, que je m'interpose et prends le taureau par les cornes.

— Que se passe-t-il exactement ?

— Je vois que Julian ne vous a rien dit : il est insupportable de voir nos loyers versés au petit bonheur la chance. Tout ceci n'a que trop duré.

Un volcan gronde au fond de moi, je n'aime pas le ton qu'elle emploie avec moi. Avec son collier de perles, ses grosses bagoues et son sac hors de prix, je ne pense pas que nos légers retards lui changent la vie. Mais je puise dans ma source tarie de courtoisie pour faire bonne figure.

— En ce moment, c'est compliqué, madame. Mais nous ne sommes pas si en retard que ça, pas vrai ?

— « Seulement » de deux mois. Et il n'y en aura pas de troisième, je vous le certifie.

— Et vous pensez qu'en venant nous mettre un coup de pression, on y arrivera plus facilement ?

— Je pense surtout qu'à la première occasion, nous vendrons ce local.

Me snobant avec une facilité déconcertante, elle apostrophe son fils en lui rappelant à quel point il est un incapable. Elle l'avait prévenu, paraît-il, qu'elle ne lui autoriserait aucune faveur. Julian est acculé, j'interviens en renfort.

— Madame, on fait vraiment ce qu'on peut avec votre fils. Vous savez, c'est très dur, depuis que...

— Peu importe ! Ce local est idéalement situé, n'importe qui d'un tant soit peu travailleur pourrait le transformer en une merveilleuse affaire prospère.

— Ça veut dire quoi ? Qu'on est trop fainéants pour s'en sortir ? Julian ! Dis quelque chose !

Regard furieux vers mon compagnon de galère qui se gratte la barbe et botte en touche. Le ton monte, alors il se rue vers sa besace pour en sortir un chèque tel un cessez-le-feu.

— Je peux les régler, maman. C'est bon, fin de la discussion.

D'un geste aussi hautain que son discours, elle ramasse le chèque et se passe d'embrasser son rejeton. Le père, lui, a décrété que le sujet ne valait même pas la peine qu'il mette un pied dans le salon et contemple l'hôtel juste à côté. Dos tourné. La mère observe une dernière fois le shop sans masquer son dégoût puis elle s'éclipse vers la sortie.

— Au prochain dérapage Julian, c'est rideau. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Je crois que c'est clair, maman.

Sa phrase a claqué comme un coup de tonnerre dont l'écho se perd dans un silence assourdissant. Julian se met à souffler, le visage enfoui entre ses mains, je le devine désespéré. Moi et ma montée de lait, on se plaque contre lui, pour le réconforter. Je lui frotte le dos, je ne peux pas le laisser sombrer.

— Je suis là, l'orage va finir par passer.

— Je peux plus casser ma tirelire Nita. J'ai déjà payé de ma poche à plusieurs reprises. J'ai plus une thune devant moi. J'ai l'impression que tous les problèmes s'accumulent depuis qu'*il* est...

— On trouvera une solution. Quitte à arrêter.

Mettre la clé sous la porte, c'est parfois moins dramatique que de s'endetter et se retrouver dans une situation catastrophique. Ça me semble logique et être du bon sens. Je n'ai pas eu l'impression de

dire une énormité, mais il se redresse comme si je venais de le fouetter.

— J'ai promis à Samuel, OK ? Et tu m'as juré, Nita. Tu as juré, putain !

— Ne te vexes pas, je ne te laisserai pas tomber. Jamais ! Je dis juste qu'on peut ouvrir ailleurs et recommencer. Tu y as pensé ?

Écrasant son index rageusement sur le comptoir il n'en démord pas.

— Ici, c'est chez nous. C'était le local de Sam.

Cette fois, il désigne la salle de tatouage, nos stencils scotchés au mur et la vitrine contenant nos premières machines au fond du couloir.

— Tout ça, c'est notre histoire, notre aventure.

— Julian, tu n'as pas l'impression que c'est un petit peu trop lourd à porter par moment ?

— On dirait que t'en as rien à secouer ! Y a que moi, que sa mort affecte ou quoi ?

Une gifle en guise de réponse. La claque est partie toute seule. Réaction épidermique, c'était plus fort que moi.

— Je t'interdis de dire ça ! Tu as perdu ton pote, j'ai perdu mon mec, OK ?

Même si entre Samuel et moi, ce n'était plus vraiment magique, j'ai une loyauté indéfectible pour Julian, le fait qu'il la remette en doute m'éviscère. Tâtant sa joue, il me toise de la tête aux pieds, laisse passer la colère et comprend qu'il est allé trop loin.

— Excuse-moi. Mais faut qu'on trouve de l'oseille et vite, qu'on rebondisse en sa mémoire. On le lui doit.

— Et tu proposes quoi ? Moi je ne vois plus aucune solution.

Après un blanc interminable, il plonge son regard au-dehors, et je l'accompagne. Des gars de la mairie s'activent et dressent peu à peu

des rambardes le long des trottoirs alors que des hordes de touristes longent la plage.

— Regarde-les, ils sont déjà là pour le Festival Roots & Rica... On pourrait prendre un stand et y participer.

— Non, non, non ! Je t'arrête tout de suite !

— Les organisateurs me feront pas payer ! Nita, dans très peu de temps, ici même, y aura un monde fou !

— Ouais ! Que des touristes !

— Et alors ? Qu'est-ce qu'on s'en fout ?

— « C'est notre histoire, notre aventure. » C'est toi qui l'as dit. Et moi, je te le répète, Julian : je ne tatoue pas les touristes, et j'enchaîne pas du tribal à la pelle, claro ?

— C'est quoi ton putain de problème avec les touristes ?

— Laisse tomber... ça me saoule ! Toute cette merde me saoule !

— Il nous reste quelques jours, je te demande au moins d'y réfléchir ! Si je prends un stand seulement avec du piercing, ça ne va pas peser lourd.

Sans que je parvienne à me l'expliquer, une épaisse boule à la gorge se mêle à une colère impossible à maîtriser. Le tout, saupoudré de regrets, de tristesse et un peu d'amertume. Je suis fatiguée de ramer dans le vide, épuisée de maintenir la boutique à flot et lasse de ce poids sur les épaules. Julian doit sentir que je vacille, parce qu'il enfonce le clou avant d'attraper ses affaires pour partir.

— Juste une journée, Nita. On peut le faire pour lui, non ?

L'œil embrumé, je fixe la vitrine au bout du couloir. Celle avec nos premiers guns, celle où on a entreposé le casque de moto fendu appartenant à Samuel. Le souffle tremblant, avec un pincement au cœur, je soupire une dernière fois.

— Je vais y réfléchir...

Chapitre 4

Ganti



Au plafond, le ventilateur brasse mollement la chaleur d'une matinée étouffante. Un courant d'air fait onduler quelques feuilles sur la table du salon, au milieu de mes voisins qui errent en admirant ma décoration. Certains disent que j'ai du goût, d'autres se contentent de scruter mes cartons, les mains derrière le dos. J'ai le sourire facile aujourd'hui, j'ouvre la baie vitrée donnant sur le balcon et laisse l'étauve de San José pénétrer au 4^e étage. Je ne sais pas si ça vient de la température, du fait d'avoir invité pour la première fois les gens de mon immeuble ou encore si ça provient des vibes électros et enjouées de « TBT » qui résonnent chez moi, mais je me sens relativement bien. À moins que d'avoir sauté mon rendez-vous chez le spécialiste et de prendre quelques distances avec l'équipe médicale de l'hôpital Cima me réussisse - au point de me trémousser en dépit de mon état ?

Bretelles pendantes sur mon jeans usé, je monte le son, le refrain chanté par *Yera* pousse ma petite voisine du bas à me saluer et quitter mon domicile, imitée tout de suite après par d'autres personnes dont j'ignore le nom. Tandis que je fredonne, calquant mon déhanché sur mes claquements de doigts, le dernier invité se risque à m'interpeller.

— Excusez-moi ? Je peux prendre les coussins ?

— Oui, prends ce que tu veux, l'ami. Fais-toi plaisir. Le fauteuil rouge ne t'intéresse pas ?

— Tout le fauteuil ?

— Bah oui, pas juste les pieds ! Vas-y, ça ne me dérange pas.

Ce moustachu aux allures de bon vivant se gratte la tête, songeant à ma proposition. Je sais que ça peut paraître bizarre, mais je n'en ai plus rien à foutre de quoi que ce soit. Il lui faut une seconde ou deux avant de me répondre « non, c'est bon, merci beaucoup. » Et de débarrasser le plancher.

Enfin seul, je m'enferme à clé, dodelinant de la tête en cadence, je retourne sur le balcon où ma table en résine tressée ainsi qu'un stylo m'attendent. Un regard sur la ville à la beauté tranquille, je m'attarde sur les toits colorés qui composent le quartier et sur les rues désordonnées s'étirant à perte de vue jusqu'à la cordillère dentelée au loin. Profonde inspiration. Parfum de coco, de barbecue, de douceur de vivre à l'approche de midi. Je contemple les reliefs, je savoure les charmes de la capitale comme si je venais de débarquer sur ces terres.

Des années que je vis ici, je n'ai jamais pris le temps de visiter le moindre volcan du pays, ni la côte, ni la forêt luxuriante. Comme si tout ça faisait partie d'un décor de théâtre à côté duquel je suis passé sans jamais m'en soucier. Sur cette idée, je m'installe à table, le soleil écrasant s'abat sur mon épaule tatouée lorsque je m'empare du stylo et dégaine ma feuille de papier légèrement jaune, histoire de noter une ligne de plus sur ma liste. La liste de choses à faire avant de partir. Avant de mourir.

« Monter sur un volcan ». Ça ne paraît rien, c'est presque anodin ou enfantin. Mais j'y tiens. D'autres pensées et de nouvelles envies se profilent au moment où l'on sonne à ma porte. Quelqu'un toque sèchement à plusieurs reprises, au point de mettre en pause mes plans sur la comète.

— Abril ?

Sur le seuil, je lève les yeux au ciel puis lui barre la route. *Et dire que j'étais de bonne humeur...*

— Je t'ai apporté une bouteille de Resbaladera, c'est du fait maison.

De grandes créoles ornant ses oreilles contrastent avec ses cheveux de plus en plus courts, aussi courts que sa jupe d'ailleurs. L'épaule écrasée contre le montant, bras tendu pour l'empêcher d'entrer, je regrette de ne pas avoir été assez clair. Elle a pris cette manie de passer chez moi avec sa mixture depuis que je suis officiellement malade, et elle continue, même après mon SMS de rupture - depuis que je suis officieusement foutu.

— Je peux entrer ? Où tu vas me laisser dehors, comme une simple ex-petite amie ?

L'œil vif et noir, les lèvres sincères et promptes à sourire, elle mérite un peu mieux que de prendre racine sur le paillason.

— Bien sûr, entre. Qu'est-ce qui t'amène ici cette fois ?

Lui ouvrant la route, je m'écarte et l'invite d'un mouvement du menton. D'une démarche chaloupée, elle ne se fait pas prier et me tend sa boisson bien fraîche, comme à chaque fois que j'enfile mon costume d'enfoiré.

— Je voulais m'assurer que tu vas bien.

— Comme la semaine dernière. Je vais de mieux en mieux. Qu'est-ce que tu t'imagines ?

— Ce n'est pas ce que m'a dit le directeur de l'école de danse.

Ce grand chauve n'a pas pu tenir sa langue. Je rêve !

— Il ne faut pas écouter tout ce que raconte Javier. C'est une véritable commère. Il t'a dit quoi au juste ?

— Qu'il n'avait pas eu d'autre choix que de te virer, à cause de ton état de santé.

Mierda ! L'enflure, il avait pourtant juré.

— Et il t'a balancé l'info comme ça ? Comment vous en êtes venus à parler de moi ?

— Il me confie ton poste. J'ai trouvé ça bizarre.

Une « félicitation » en béton armé s'échappe dans le silence qui suit. Du revers de la main, j'essuie une goutte vanillée avant d'inventer une tout autre version des faits.

— C'est moi qui ai démissionné, nuance. Tu crois qu'il aurait eu les couilles de me virer ? Moi ?

Sur ce mensonge, elle contemple mon salon aux allures de déstockage industriel, fronce les sourcils et, après une douce gorgée aux arômes de cannelle, je prends les devants.

— Je donne tout. Tout ce qu'il y a ici. Prends ce que tu veux. Un blender, ça te tente ? Ou une parure de draps ?

Écarquillant ses yeux de jade, elle alterne entre mon grand déballage et mon visage.

— Mais à quoi tu joues ? Santi, qu'est-ce qui t'arrive ?

— J'ai envie de changer de cap. Je pars pour un long voyage. Tu ne veux vraiment pas les draps ?

Je lui tends cette couette qu'elle connaît par cœur, et je décèle une pointe de nostalgie lorsqu'elle s'empare du tissu orange.

— Tu... tu t'en vas ? Vraiment ?

— J'ai passé trop de temps à me tuer à la tâche. J'ai envie de kiffer, de bouger. De mordre la vie à pleines dents. Tu ne veux pas des chaises tant qu'on y est ?

— On pourrait kiffer tous les deux... Croquer la vie ensemble... Surtout si tu vas mieux...

La panthère se met en chasse, robe au ras du cul, regard fiévreux et une distance qui fond comme neige au soleil. Abril s'approche de

mes bretelles, elle caresse mon mixeur comme s'il était connecté à mon boxer, son murmure est encore plus chaud que l'air ambiant.

— Juste une dernière fois... là, tout de suite. Tu n'as pas envie de moi ?

Elle ne se contentera jamais d'une « dernière fois ». Céder, c'est remettre une pièce dans la machine, ça revient à lui donner de l'espoir. Et de l'espoir, je n'en ai plus en stock. Si je continue sur cette voie, elle finira par me voir sous un autre jour, dans mes heures sombres, quand la douleur deviendra insupportable, quand la déchéance sera palpable. Même si je n'ai aucun sentiment pour elle, Abril n'a pas à endurer ça. Je suis trop fier, pour prendre le risque d'être visible dans un sale état. Trop sur la pente raide pour perdre du temps avec des amourettes. Puis, il y a déjà une femme dans ma vie qui s'inquiète de mon sort. Avoir ma mère sur le dos qui se fait un sang d'encre, ça suffit amplement pour me sentir étouffé.

— Non, je n'ai pas envie de toi. Abril, sérieux... Tu en as pas marre de te faire baiser puis jeter ? Tu ne crois pas que tu pourrais passer à autre chose ?

Elle non plus n'est pas dénuée d'orgueil. Elle croise les bras et bétonne sa fierté.

— Comme quoi ?

Mais sur ce terrain-là, c'est dur de jouer avec moi.

— Ben, je sais pas moi... Comme travailler ton niveau de danse au lieu de me courir après. Y a du boulot, tu en as conscience ?

Un blanc, j'ai l'impression de la voir se déliter. J'enfoncé le clou en levant mon verre.

— Le seul truc pour lequel tu es douée, c'est ton Resbaladera. Tu aurais de l'avenir comme barista. Tu y as songé ?

— Je ne sais même pas pourquoi je m’entête ni pourquoi je viens te voir. J’ai perdu mon temps à prendre soin de toi. Tu n’es qu’un égoïste.

— Doublé d’un connard sans cœur. Ça y est, tu piges enfin ?

Elle plaque sèchement la parure sur mon torse, abandonne le blender et laisse son regard luire dans un mélange d’écœurement et de douleur. Merde, elle se met à chialer.

— Va au diable, Santi.

— J’ai une boîte de mouchoirs juste là, tu veux pas partir avec ?

Un doigt d’honneur, la porte qui claque. Je le mérite.

*

Retour sur le balcon, face à ma liste, à ma conscience et aux rues qui se remplissent à vue d’œil. De la musique s’élève au-dessus des câbles, ricochant entre les marchés de plein air, les artistes de rue et les touristes. Je note une nouvelle idée sur mon programme un peu morbide lorsqu’un sifflement me parvient. En contrebas, à côté d’un taxi qui s’en va, une silhouette que je reconnaitrais entre mille me fait de grands signes. Avec son énorme sac sur le dos, Nino est pile à l’heure.

Sous le ventilateur, je récupère les documents de l’agence immobilière, puis je m’empare de mes clés, de mes bagages, et je lance un dernier regard sur cet appartement que je ferme pour de bon avant de rejoindre mon frère en bas. J’ai tout juste le temps de laisser les clés à la concierge qu’il me saute dessus et m’adresse une claque virile sur l’épaule.

— Bon alors ? Ça y est, t’es en vacances !

— En arrêt maladie, mais ça y ressemble. Mon appart est vendu, j’ai envoyé promener l’école de danse et Abril par la même occasion. Ma caisse est là-bas, tu me suis ?

— C’est vrai que t’as pas vraiment l’air malade...

Son sourire franc et tendre se profile sous une barbe de quelques jours. Son regard rieur me sonde et il masse sa nuque en me contemplant comme s'il cherchait à distinguer ce qui a changé chez moi.

— Ouais, je me sens bien. Il était temps que je profite un peu de la vie. Et toi, ton excursion ?

— Le train-train habituel sur la côte... Un groupe d'Américains que je balade en forêt, sur les falaises et les volcans entre deux restaurants. Ils voulaient prolonger, mais je suis rentré ce matin, je suis libre comme l'air, mon vieux.

— Tu as tout annulé pour moi ?

— Hey, c'est pas tous les jours qu'on peut se faire un break entre frangins !

Je me contente de sourire, de marcher vers mon 4x4 jaune et de le laisser croire à cette jolie histoire de vacances fraternelles. Chargeant mes affaires à l'arrière de ma Jeep cabriolet, je l'observe du coin de l'œil, lui et ses plugs aux oreilles, sa joie de vivre, son bracelet de cuir et ses bagues aux doigts... On a tous les deux un petit quelque chose d'indomptable, moi dans le caractère, lui dans sa coupe de cheveux. Nino a la douceur de ma mère, je ne peux pas en dire autant. Je réalise d'un coup qu'il a mis en pause son boulot pour passer du temps avec moi, pour mon dernier trip, sans même le savoir. Mes proches ne sont au courant que du malaise, d'un vague traitement. J'entretiens volontairement le flou, je leur sers la même histoire à chaque fois : je vais bien, je suis presque tiré d'affaire. Sans rien laisser paraître, je m'empare de son gros sac d'expédition et le balance entre les arceaux à l'arrière alors qu'il se frotte les mains à l'évocation de notre grand projet.

— C'est quand même dingue d'attendre d'avoir un pépin de santé pour venir voir où ton petit frère habite, tu ne crois pas ?

— Mieux vaut tard que jamais, non ?

— T'as passé ta vie à danser, je ne t'en veux pas.